



Maïssa Bey, *Bleu blanc vert*
Alger, Editions Barzakh, 2006, Roman, 284 p.

Bleu blanc vert contient l'histoire d'un jeune couple, Lilas et Ali. Elle se déroule à Alger, de 1962 à 1992, durant trois décennies de l'Algérie indépendante. Les deux héros sont deux adolescents, lycéens en classe terminale ; Lilas a dix sept ans, Ali a dix huit ans ; ils habitent le même immeuble qui vient d'être déserté par l'exode massif en France des Pieds Noirs en 1962 ; ils finissent par se rencontrer, se connaître et s'aimer passionnément dans la discrétion la plus totale évitant ainsi la réprobation et la répression du milieu familial et social.

Ils deviennent universitaires tout en continuant à vivre et à consommer frénétiquement leur passion amoureuse et en ayant conscience de braver tous les interdits; Lilas devient psychologue et travaille dans un centre de santé public, Ali devient avocat et ouvre un cabinet. Ils officialisent leur union ; de ce mariage naît une fille, Alya. Suite à la grossesse de l'épouse, la naissance de la fillette, la routine, le travail trop prenant d'Ali, l'oisiveté de Lilas en arrêt de travail, la détérioration du cadre de vie général et de l'environnement social, les relations conjugales du couple s'érodent ; les deux partenaires vivent une période tendue par l'absence totale de communication. Ils se séparent quelques temps pour mieux se retrouver et réapprendre à vivre à deux. L'aisance venant, Ali achète une ancienne maison coloniale, à El Mouradia, qu'il restaure pour abriter le bonheur de sa famille et l'harmonie retrouvée.

En somme, cette fiction appartient au monde du vraisemblable. L'intérêt ou l'originalité du texte réside dans le fait que tous ces événements se tissent dans le cadre d'un référent historique qui voit l'avènement d'un Etat que l'Algérie construit dans son indépendance nouvellement acquise. Lilas et Ali font figures de témoins vivants de cette fraîche édification ; devenu libre, le pays affronte les difficultés d'une reconversion sociale, économique, culturelle, politique et idéologique fortement secouée par les turbulences de l'Histoire. La périodisation du texte est explicitement installée en trois tranches temporelles : 1962-1972,

1972-1982, 1982-1992 et c'est dans ce cadre quasi houleux des événements historiques qui suivent la période coloniale séculaire que les deux protagonistes inscrivent leur itinéraire narratif. Le mode de récit choisi est celui de l'alternance des voix narratives : Lilas (Elle) et Ali (Lui) se succèdent de façon régulière, de chapitre en chapitre, en tant que deux voix énonciatives de la narration, deux perspectives pour se dire et dire l'Algérie de cette époque. Les deux narrations, différées dans le temps diégétique, mais successives dans l'espace textuel, rapportent les différents événements de la fiction dans une vision proposant au lecteur une diversité du sens.

La particularité du roman *Bleu blanc vert* est d'intégrer dans la fiction des événements historiques majeurs qui jalonnent les trois décennies sous le regard explicatif, commentatif et émotif des personnages. Le récit prend une expansion interne de façon digressive car les deux narrateurs se racontent et parlent en adoptant une progression thématique. Dans un ordre chronologique qui accentue la lisibilité du discours littéraire, le lecteur est plongé, grâce à un style bref et concis, une langue simple et limpide, dans l'atmosphère d'une période dans laquelle les héros sont pleinement impliqués car contemporains de cette Histoire qui les forgent. Au plan de l'écriture, il s'agit, selon Charles Bonn (1996), d'un *retour au référent* après la période faste des écrivains maghrébins iconoclastes. Le référent historique est donc fortement présent et ses indices sont révélateurs de profonds mutations et troubles à l'ère post-coloniale ; nous citons quelques exemples qui semblent incontournables : *la guerre de libération nationale, l'OAS, la guerre aux frontières marocaines* (1963), *Benbella et le fond de solidarité* (p. 60) ; *le redressement révolutionnaire de Boumedienne* (p. 67) ; *le FLN : Parti Unique, pensée Unique* (p. 95) ; *l'UNEA et les luttes syndicales* (p. 88), *l'option socialiste* (132) ; *le soulèvement populaire d'Octobre 1988* (p. 254), *les premiers incidents terroristes à caractère islamiste* (l'agression de Bouyali, p. 202) ; *la victoire du fils aux élections municipales* (p. 268) ; « *la désobéissance civile des islamistes et état de siège* (p. 276) ; « *le président Boudiaf, l'homme à la main tendue* » (p. 281).

Toute une effervescence historique de trente années, « *tout un chemin parcouru (...), le temps d'une génération* » (p. 282), vécue par les deux personnages narrateurs ; aussi leur narration se trouve surchargée d'un discours de témoignage évaluatif et appréciatif sur la société algérienne qui fait ses premiers pas lors de ces premiers temps de son indépendance. Et les problèmes de la reconstruction dans un état libre sont complexes et les dérives s'accumulent et se généralisent. La valeur discursive du roman est excessivement dense ; notons deux axes importants :

- La génération à laquelle appartiennent les deux héros est plutôt influencée par la culture occidentale dominante et les valeurs humanistes qu'elle draine ; cette dernière s'ouvre à la modernité qui prône l'ouverture à l'autre et le brassage des cultures. Cette génération a également l'esprit imprégné par un savoir et des valeurs humanistes et universelles tout en évoluant dans un espace identitaire où s'enracinent profondément les valeurs ancestrales et populaires ; mais, elle assiste aussi à l'émergence et au déferlement d'une autre culture, d'un autre esprit, venant d'Orient avec ses coopérants enseignants et leur message idéologique, ses feuilletons télévisuels, sa vision

de la culture, enfin une civilisation dont le tendance globalisante est « *la construction de la Oumma islamia* .» (p. 226)

- Le discours dominant dans la fiction s'appuie sur le constat amer d'une société qui ne maîtrise pas son devenir ; en effet, les deux héros insistent sur « *les dérives d'un système qui puise sa légitimité dans cette Histoire* » (p.208) et qui a les commandes de la gouvernance perçue de façon totalitaire; leurs regards, très critiques à l'égard de leur environnement, soulignent une dégradation vertigineuse de la vie en société ; ils font état d' « *une vague qui balaie aujourd'hui toutes les valeurs* » (p.212) ; alors, les illustrations de ce discours, comme acte de parole illocutoire et perlocutoire, comme énonciation argumentative, envahissent tout le texte ; citons quelques thèmes dans la profusion d'une configuration discursive qui traverse toute la texture narrative: la bureaucratie, les apparatchiks du régime, l'incurie des autorités, l'arrivisme, les blanchiments d'argent, les dévotions hypocrites, l'école fondamentale et ses antagonismes, les conflits linguistiques, le code de la famille et le statut précaire de la femme, les maltraitements de la femme par l'homme, l'extension du foulard et de la djellaba, les pénuries, la corruption et l'immoralité à grande échelle, la dévastation de l'environnement des cités, le délabrement des immeubles, le recul des valeurs sociales traditionnelles, la contraception et la vie sexuelle, l'homosexualité, l'explosion démographique..., et la liste est bien plus longue dans cette peinture sombre et ce tableau pessimiste de l'état du pays affiché dans les propos convergents des foyers deux d'énonciation qui se relaient dans la narration.

Nous concluons sur la symbolique du titre, *Bleu blanc vert*, qui pourrait relever de multiples connotations ; s'agirait-il de suggérer dans la symbolique des couleurs l'idée du désordre vécu par l'Algérie et qui se reflète dans le discours des énonciateurs ? Ou bien, l'idée du phénomène de l'interculturalité, du brassage des cultures et le métissage des peuples que vit le monde post-colonial à l'époque de la mondialisation et qui est devenu incontournable? Le pays ne serait-il pas de ce fait condamné à s'ouvrir pour mieux s'engager sur le chemin du progrès et émerger de ses marasmes ? *Bleu blanc vert* est un texte long et au discours très étoffé qui s'ouvre aux multiples lectures et à la polysémie du sens.

Il faut aussi conclure sur le fait que le roman s'achève par une parole prise dans la pensée et le patrimoine universels, celle d'un romancier argentin, Julio Cortázar, qui véhicule un message d'espoir : « *L'espoir appartient à la vie. C'est la vie même qui se défend.* » (p. 283)